



# Spatialement et dans tous sens : méthodologies, méthodes sensibles et géographie

**Dominique Chevalier, Camille Hochedez**

DANS **NOROIS 2026/1 n° 276**, PAGES 7 À 20  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES**

ISSN 0029-182X

ISBN 9791041309818

DOI 10.4000/15vgs

Date de mise en ligne : 16/03/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-norois-2026-1-page-7?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Rennes.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



**Norois**

Environnement, aménagement, société

276 | 2026

**Spatialement et dans tous les sens**

---

## Spatialement et dans tous sens : méthodologies, méthodes sensibles et géographie

*Sensing and making sense of space. Sensory methodologies in geography*

**Dominique Chevalier et Camille Hochedez**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/norois/17070>

DOI : 10.4000/15vgs

ISSN : 1760-8546

### Éditeur

Presses universitaires de Rennes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2026

Pagination : 7-20

ISBN : 979-10-413-0981-8

ISSN : 0029-182X

### Référence électronique

Dominique Chevalier et Camille Hochedez, « Spatialement et dans tous sens : méthodologies, méthodes sensibles et géographie », *Norois* [En ligne], 276 | 2026, mis en ligne le 01 mars 2026, consulté le 16 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/norois/17070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15vgs>

---



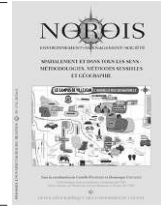
Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.



www.pur-editions.fr



Revue en ligne : <https://journals.openedition.org/norois/>



## Introduction au numéro « Spatialement et dans tous sens : méthodologies, méthodes sensibles et géographie »

*Sensing and making sense of space. Sensory methodologies in geography*

Camille HOCHEDÉZ<sup>a</sup> et Dominique CHEVALIER<sup>b</sup>

a : Professeur des Universités, Université de Rouen Normandie/UMR CNRS IDEES

b : Maître de conférences HDR, Université Lyon 1/UMR Environnement, Ville, Société

Le titre de ce numéro thématique de la revue *Norois* évoque, à dessein, la quintessence de la lettre dite du *Voyant*, qu'Arthur Rimbaud adressa à Paul Demeny, le 15 mai 1871 : « *Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* ». C'est bien « *littéralement et dans tous les sens* » qu'il invite à percevoir le monde, en jouant sur l'ambiguïté et la polysémie du mot *sens*, tout à la fois direction, signification et sensation. Pour rester dans le registre épistolaire, quelques années plus tard, Vincent Van Gogh écrit à son frère Théo : « *N'oublions pas que les petites émotions sont les grandes capitaines de nos vies, et qu'à celles-là nous y obéissons sans le savoir* »<sup>1</sup>. Ces deux propos, émanant l'un d'un poète, l'autre d'un peintre, semblent à première vue éloignés l'un de l'autre ; Rimbaud radicalise l'expérience des sensations, tandis que Van Gogh observe avec une certaine humilité la puissance discrète des émotions. Néanmoins

tous deux évoquent le pouvoir profond des émotions et des sensations et convergent vers une idée essentielle : la vie sensible, loin d'être secondaire, constitue le cœur de l'expérience humaine et de la création artistique. De ce point de vue, Rimbaud et Van Gogh se rejoignent dans l'ambition commune de révéler, par le pouvoir du sensible, une vérité plus profonde sur l'humain et sur le monde. Transposé à la géographie, le dérèglement des sens rimbaldien invite d'une certaine manière à interroger et déplacer le regard « objectif » porté sur les lieux, tandis que l'attention van goghienne aux « petites émotions » met en lumière les micro-expériences parfois inconscientes du quotidien qui orientent les pratiques spatiales. C'est bien dans cette logique qu'il faut comprendre le titre « Spatialement et dans tous les sens ».

La prise en considération conjointe des sensations et des émotions permet d'intégrer de manière singulière les façons dont les individus vivent, ressentent et s'approprient leurs territoires. Selon J.-M. Besse (2013), « la sensation, c'est la donnée brute, vécue par le corps en rapport avec le monde,

1. Cet extrait de lettre attribuée à Vincent Van Gogh a été mobilisé dans l'exposition "Van Gogh: the immersive experience" qui a eu lieu à la Galerie Horta du 18 février 2023 au 10 mars 2024 (brussels.be : [https://www.brussels.be/van-gogh-immersive-experience?utm\\_source=nation.ai](https://www.brussels.be/van-gogh-immersive-experience?utm_source=nation.ai))



à travers l'ouïe, la vue, le toucher, l'odorat, le goût », tandis que l'émotion, pour A. Damasio (1999), « est une réaction affective complexe, incluant sensations corporelles, évaluation subjective, mémoire et expression. Elle implique à la fois le vécu subjectif immédiat et la signification donnée à une situation ». Alors que l'affect désigne un état de l'esprit provoqué par les qualités relationnelles et diffusives des lieux (Anderson, 2009), l'émotion est un « état affectif positif ou négatif » (Clerc, 2019) qui, au-delà du simple ressenti, peut être verbalisé, conscientisé et partagé. En croisant des approches qui combinent les apports de la psychologie, de la phénoménologie et de la géographie humaniste, les articles qui composent ce numéro proposent une compréhension riche et située des spatialités à partir du registre sensible. Le vécu sensoriel, le sentiment d'appartenance, la découverte, l'attachement voire la peur donnent à voir une texture des usages, des appropriations et des représentations des lieux.

Le volume de réponses (dix-sept propositions soumises) témoigne de la pertinence des questions posées et de l'intérêt croissant porté aux approches sensibles en géographie, qui apparaissent désormais comme un enjeu structurant des débats disciplinaires contemporains.

Ce numéro thématique interroge ce que pourrait être une géographie sensible, ses objets, ses méthodes, ses terrains, en s'inscrivant dans la lignée de travaux plus anciens qui ont exploré cette voie. Une géographie accordant une place centrale aux approches sensibles serait ainsi, *a priori*, celle qui analyse les perceptions et les pratiques de l'espace à travers les sens (vue, ouïe, odorat, toucher) (Bochet et Racine, 2002). Cette perspective se retrouve par exemple chez J.-M. Besse, lorsqu'il évoque un « savoir intime » de la terre, qui exprime une « intelligence quotidienne du monde et de l'espace, une familiarité fondée sur l'usage » (Besse, 2010, p. 269), ou chez A. Frémont (1976) dans ses travaux sur le sensible et ses déambulations autour de la notion « d'espace vécu ». De manière pionnière, le concept de « géographicités » proposé par E. Dardel (1953) mettait déjà en avant le rapport au monde émotionnel des individus : « (...) Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre,

une géographicités de l'homme comme mode de son existence et de son destin. » Les auteurs inscrits dans une géographie dite culturelle ont prolongé et explicité cette attention au registre émotionnel, à l'image de J. Bonnemaïson (1981), qui parle de « l'espèce de relation sourde et émotionnelle qui lie les hommes à leur terre et dans le même mouvement fonde leur identité culturelle ». Dans la continuité de cette réflexion s'inscrivent également les notions de « topophilie » et de « topophobie », développées par Yi-Fu Tuan dans son essai *Topophilia* (1961, 1974). Composé des mots grecs *topos* (lieu) et *philia* (amour), le terme topophilie désigne le lien affectif qui peut unir des personnes à un lieu, tandis que la topophobie renvoie au contraire à une peur, parfois intense voire morbide, associée à certains espaces. L'intégration progressive du registre des sens à la discipline géographique apparaît d'autant plus cohérente que la sensation, entendue comme le traitement des informations issues de l'environnement extérieur par les systèmes récepteurs du corps (les sens), constitue le fondement même de notre expérience du monde.

Toutefois, le « tournant sensible » – ou *emotional turn* (Anderson et Smith, 2001) – est survenu plus tardivement en géographie que dans d'autres sciences sociales, où il a été établi assez tôt qu'une analyse des émotions était possible au sein de démarches à la fois réflexives et soucieuses d'objectivité. Ce tournant consiste à reconnaître les émotions comme des composantes à part entière des pratiques scientifiques. Depuis les années 2000, les travaux relevant de la « géographie des émotions » (Anderson et Smith, 2001 ; Racine et Bochet, 2002 ; Guinard et Tratnjek, 2016) se sont ainsi multipliés, notamment à travers la rédaction d'un certain nombre de thèses francophones explicitement ancrées dans des approches sensibles (par exemple celles d'H. Maulion, 2009, ou d'É. Olmedo, 2015).

Les émotions forment un objet d'étude géographique désormais autonome et doivent à ce titre être considérées comme des données à part entière, opératoires dans l'analyse des espaces. Leur prise en compte en géographie se décline principalement selon trois grandes modalités, que résume le texte d'O. Bernard *et al.* comme suit : « objet d'étude », « modalité d'appropriation de l'espace » et « approche méthodologique intégrée à la recherche ». Premièrement, les émotions peuvent



être appréhendées comme un objet de recherche à part entière, en tant que phénomène spatial, à travers leurs manifestations dans l'espace et les formes de rapport au monde et aux lieux qu'elles expriment (Besse, 2003). Elles invitent à redonner toute sa place à l'étude des corps, puisque les émotions sont indissociables des corps en tant qu'ancrage spatial, matérialité et matérialisation des sensations, des émotions, etc. Pour reprendre l'expression d'O. Bernard et *al.*, le processus corporel « donne du sens à l'espace à travers les sens » : il s'agit de mettre en lumière le rôle fondamental du corps dans la construction du rapport subjectif et émotionnel, en tant que vecteur d'inscription dans l'espace. Deuxièmement, elles sont analysées à travers leurs effets sur les pratiques et sur la production de l'espace (par exemple la peur, qui conduit à édifier des barrières ou des murs), et deviennent alors des outils de compréhension des organisations spatiales et de leurs transformations. Troisièmement, une modalité plus réflexive consiste à assumer et expliciter les émotions des géographes eux-mêmes sur leurs terrains, afin d'objectiver les pratiques de recherche et de mettre en évidence la manière dont les émotions – ou, au contraire, leur refoulement – participent à façonner les dispositifs méthodologiques et les interprétations produites. Le confinement lié à la pandémie de Covid-19 a sans doute renforcé l'intérêt pour ce type d'approches, comme en témoigne dans ce numéro l'article de L. Péaud sur les situations d'enseignement et sur les émotions ressenties par les étudiants ainsi que par les enseignants-chercheurs durant cette période particulière. Dans tous les cas, les émotions ne sont plus décriées comme un « biais à évacuer » (Guinard et Tratjnek, 2016) ni comme des parasites perturbateurs de la neutralité et du jugement du chercheur (Petit, 1989). Elles sont désormais pleinement intégrées à la démarche scientifique en ce qu'elles sont l'« expression de ce qui nous relie au monde et aux autres » (Guinard et Tratjnek, 2016), comme en témoignent depuis plusieurs années les travaux novateurs de l'équipe du CRESSON, à Grenoble, et ceux du labex Intelligences des Mondes Urbains (IMU)<sup>2</sup> à Lyon.

2. Notamment à travers le Studio intitulé Expériences Sensibles et Recherches Urbaines : <https://imu.universite-lyon.fr/imu-fr/navigation/recherche/studios/experiences-sensibles/experiences-sensibles-recherches-urbaines-280033.kjsp>

Certains vont même plus loin en affirmant qu'une bonne recherche « ne peut être que liée à des émotions, précisément parce que c'est ce qui met en mouvement » (Guinard et Gervais-Lambony, 2016).

Pour répondre à l'intérêt croissant suscité par les méthodes sensibles dans la communauté des géographes, les articles rassemblés dans ce numéro alimentent plus particulièrement deux champs de réflexion. En premier lieu, ils éclairent, précisent et incarnent ce que l'on entend par « géographie sensible » ou par géographie « privilégiant les approches sensibles ». Ce faisant, ils illustrent les modalités de prise en compte des émotions, des sensations et des sens dans la construction du rapport à l'espace et dans l'analyse des spatialités. En second lieu, les textes dessinent dans toute sa pluralité ce que pourrait être une méthode ou une méthodologie sensible en géographie, en examinant concrètement les manières d'intégrer ces dimensions sensibles au sein des pratiques de recherche. Les contributions rassemblées dans ce numéro articulent réflexion théorique, études de cas et retours méthodologiques sur l'intégration des dimensions sensibles dans la recherche géographique et illustrent ainsi la manière dont le prisme du sensible éclaire les manières d'habiter et de fabriquer les territoires. À partir des textes rassemblés, l'introduction de ce numéro propose un regard synthétique et éclairant sur ces différents enjeux.

## **MIEUX CARACTÉRISER CE QUE SERAIT UNE GÉOGRAPHIE SENSIBLE OU PRIVILÉGIANT LES APPROCHES SENSIBLES**

Dans ce domaine, *Norois* n'en est pas à son premier coup d'essai, puisque le n° 227 de 2013 « Sentir et ressentir la ville » coordonné par D. Martouzet explorait déjà la piste d'une géographie sensible pour proposer une autre manière d'analyser la ville. On retrouve ce tropisme urbain dans les articles du numéro, puisque la moitié des textes ont pour terrain ou objet la ville. Cela tiendrait au fait que la géographie urbaine a très tôt abordé la question des représentations des habitants et des usagers de la ville (Martouzet, 2013). Mais le présent numéro va plus loin en avançant dans la définition même de ce que l'on entend par géographie sensible,

en élargissant les terrains d'analyse : l'agglomération lyonnaise investiguée deux fois (Bellet *et al.* ; Bernard *et al.*), rennaise (Torchin et Feildel), une carrière de marbre dans le Pas-de-Calais (Donguy), un bassin de vie entre Marvejols et Saint-Jean du Gard (Martin), un espace d'élevage dans le Morvan (Rabiller *et al.*), l'université (Péaud) et un paysage pyrénéen support d'une réflexion épistémologique (Di Méo). Ce faisant, la géographie sensible ne relève plus uniquement du champ de l'urbain, mais se diffuse à d'autres sous-champs disciplinaires : géographie de l'environnement (Bellet *et al.*, Rabiller *et al.*), épistémologie de la géographie (Torchin et Feildel, Di Méo), géographie culturelle (Donguy), géographie rurale (Martin, Rabiller *et al.*), géographie du travail (Donguy, Péaud).

### Des sens et des émotions pour analyser les pratiques et les représentations de l'espace

Faire de la géographie en s'intéressant aux dimensions sensibles implique d'admettre l'existence d'une véritable « émotion géographique », susceptible de se manifester dans un espace donné, d'en influencer la perception, d'en modifier les pratiques, voire de contribuer à la production de nouveaux espaces, tout en affectant également le ou la géographe sur son terrain. Ce numéro mobilise plusieurs modalités sensorielles, chacune d'elles offrant des possibilités distinctes d'expérimenter les dimensions spatiales. L'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher ou le goût sont en permanence convoquées (Di Méo), tantôt de manière manifeste, tantôt de façon implicite.

Dans le texte d'E. Bellet *et al.*, l'ouïe permet d'interroger le rapport des habitants à la ville : l'écoute et l'analyse des chants d'oiseaux dans des copropriétés lyonnaises révèlent des perceptions majoritairement positives (apaisement, nostalgie, espoir, bien-être), tout en montrant que l'évaluation dépend tout de même fortement des espèces ; si les merles et les mésanges sont appréciés, les pigeons, les pies et les corneilles le sont moins, voire beaucoup moins. Chez J. Torchin et B. Feildel, l'étude de la dimension sonore des « situations quotidiennes » – en croisant contextes microsociaux et cadres macrosociaux – éclaire les conditions dans lesquelles les individus forment leurs interprétations auditives

et les usages qu'ils font de l'espace. Ils montrent comment se constitue une « culture sonore partagée » qui définit un « espace sonore commun ». Ces approches sensorielles montrent alors que les perceptions sonores ne sont pas de simples impressions : elles structurent des pratiques, révèlent des hiérarchies de valeur spatiale et contribuent à la production des lieux.

Par le prisme du regard, G. Di Méo interroge dans un paysage familier les permanences et l'« essence » qui le structurent, tandis que L. Rabiller *et al.* scrutent le regard que pose un éleveur sur les parcelles façonnées par son travail et sur les attachements qu'il tisse à leur endroit. Ce regard est traversé par des inquiétudes plurielles qui se superposent : peur pour l'avenir des espaces agricoles et pour la viabilité du métier d'éleveur, appréhension face aux risques liés au changement climatique, crainte pragmatique d'erreurs d'appréciation parfois techniques telles que s'embourber avec son tracteur dans des « mouilles ». Cette crainte est d'autant plus vive que sa pratique professionnelle ne s'appuie sur aucun savoir-faire familial transmis, et que son expérience se forge sans ce socle patrimonial et sans cet ancrage territorial. Au demeurant, ces diverses émotions révèlent en filigrane une relation intime au travail : son souci du bien-être animal oriente concrètement ses pratiques – maintien d'aires ombragées pour ses brebis, attention portée à la tenue des sols pour prévenir l'érosion sur les pentes, valorisation de l'eau comme ressource essentielle à la fois pour les animaux et pour la végétation. Les milieux humides, qu'il décrit comme « paisibles » ou « chouettes » émergent ainsi comme des lieux de ressourcement et témoignent d'une sensibilité esthétique à l'égard du paysage. Ces affects ne sont pas de simples impressions : ils informent des choix techniques et des gestes professionnels, et participent à la constitution d'attachements durables au territoire. C'est aussi ce que remarque L. Donguy dans sa recherche-crédation-action menée auprès d'un plasticien et de carriers. Elle soutient en effet que c'est à cette échelle resserrée que se révèlent des phénomènes autrement invisibles : les interactions entre acteurs, les liens au travail et à l'espace productif, les rapports de domination ou *politics* de terrain. Cette granularité permet à la fois d'identifier une sensibilité aux transformations ponctuelles des spatialités et d'analyser les négociations institutionnelles

et informelles garantissant la présence conjointe d'initiatives artistiques et de logiques scientifiques. Le travail de la matière – « travailler le marbre » – devient alors prétexte pour éclairer un attachement discret au lieu et aux pratiques professionnelles. Cette dimension subtile rend compte de l'attention requise pour dévoiler ces affects et de la réserve observée chez les employés de la marbrerie. Enfin, les mouvements et déplacements s'organisent selon une chorégraphie particulière, mettant en scène les vivants (les travailleurs) et les non-vivants (le marbre et les machines), révélant ainsi des ordres spatiaux et relationnels singuliers. Cette délicatesse se retrouve dans les récits de soi que E. Martin suscite à travers le jeu du Memory. Celui-ci permet d'explorer autrement les émotions qu'elle qualifie de « banales » : inscrite dans une démarche sensible, cette méthode permet d'accéder – et de reconnaître comme matériel d'analyse – une palette d'émotions ordinaires ressenties par des habitant·e·s à l'égard de leurs lieux proches. La photo-élicitation suscite des récits composés de souvenirs agréables, éventuellement chaleureux mais aussi de réminiscences douloureuses ; de temps à autre, un glissement inattendu vers la nostalgie s'opère lorsqu'un cliché ravive une mémoire enfouie.

Ainsi, les textes rassemblés ici explorent différentes manières de faire de la recherche intégrant le sensible pour analyser les rapports à l'espace. Dans l'analyse des spatialités, prendre en compte émotions, sensations et sens revient à considérer que l'espace est tout autant émotionnel, affectif, sensoriel et imaginaire que matériel. Ces dimensions constituent des données à part entière, permettant de comprendre les pratiques spatiales et la production de l'espace ; elles deviennent de véritables entrées analytiques structurées, et non de simples impressions. Ainsi, L. Donguy parle de « spatialités sensibles », notion appuyée par l'approche phénoménologique qui « positionne l'expérience vécue comme un élément substantiel de la connaissance ». L'expérience physique et corporelle est centrale dans l'acquisition et la production des savoirs.

### Définir la géographie sensible

Certains textes proposent une définition a priori d'une géographie sensible, par exemple E. Bellet et

*al.* qui la définissent comme « une manière d'étudier le rapport des individus à l'espace tout en y intégrant une dimension sensorielle et affective (Balez *et al.*, 2023 ; Clerc, 2019 ; Besse, 2010 ; Bochet et Racine, 2002) ». Étymologiquement, est « sensible » tout être capable de sensation et de perception : le terme renvoie donc à ce qui est saisi par nos sens (tangibles, visibles, matériels, palpables, cf. *Le Petit Robert*, 2023), mais aussi à nos émotions, à nos affects, en lien avec notre imagination et nos souvenirs. Ce rapport sensible est ainsi « composé de nos représentations et de la pratique que nous en avons au quotidien, sans cesse réactualisées par de nouvelles expériences » (Gaujal, 2019).

Certains auteurs empruntent à des notions proches en montrant les filiations de la géographie sensible. Ainsi G. Di Méo reprend l'approche théorique de l'espace vécu, ce dernier étant défini comme des perceptions des espaces pratiqués quotidiennement par les individus. La notion affirme qu'il n'y a pas de réalités spatiales « objectives » : le paysage qu'il entrevoit réside dans la rencontre entre une réalité objective et le sens qu'on lui accorde, de par les valeurs et l'imaginaire. C'est pourquoi G. Di Méo s'appuie sur des travaux de psychologie et de philosophie pour proposer une phénoménologie de l'espace vécu (un « espace saisi par l'imagination » selon G. Bachelard). Ainsi, selon lui, « l'espace vécu stimule la créativité et la liberté humaines en valorisant la mémoire, la rêverie, les capacités méditatives et affectives, émotionnelles, les imaginaires. » Si l'espace vécu a été dissous par d'autres « préoccupations » comme les représentations spatiales, ou la géographie sociale et culturelle, le texte de G. Di Méo plaide pour sa réhabilitation, en montrant comment un paysage se construit par des émotions (la nostalgie, par exemple) et des souvenirs, ou encore des images rêvées (voir l'Espagne au-delà de la vallée d'Ossau).

Dans les travaux francophones, toutefois, le substantif « sensible » – ou l'adjectif – est souvent restreint aux « terrains sensibles », c'est-à-dire à des terrains délicats, difficiles voire traumatisants. Les réflexions à ce propos proviennent d'ailleurs davantage de la sociologie et de l'anthropologie. Ainsi, F. Bouillon, E. Fresia et S. Tallio définissent les terrains sensibles comme ceux « porteurs d'une souffrance sociale, d'injustice, de domination, de violence » (Bouillon *et al.*, 2005). Le sensible y est alors associé

à des formes de violence et de souffrance, qu'elles soient entendues, observées, ou parfois directement subies par le chercheur ou la chercheuse. Ce sens du terme est bien présent dans certains textes de ce numéro. La géographie en terrain sensible éclaire ainsi des situations sensibles, au sens d'intimes, délicates, ou qui relèvent de formes de souffrances (Martin, Péaud). Ce sont aussi des situations sensibles au sens où elles mettent en jeu des relations de pouvoir et des hiérarchies (par exemple la situation enseignant / enseigné, des rapports de pouvoir entre collègues, Péaud). Enfin, les situations sensibles sont aussi celles où s'expriment des émotions, comme lors du Covid qui a vu évoluer les pratiques pédagogiques (Péaud). Dans cette acception, la géographie sensible est aussi celle qui s'appuie sur des « données sensibles » (Péaud) liées à des émotions et des sensations corporelles. On voit à quel point cette géographie délicate peut se faire plus militante, car elle fait entendre la voix de personnes traditionnellement minorisées telles qu'exilés et personnes en situation de handicap (Martin). La prise en compte de ces populations traditionnellement peu étudiées en fait des « sujets crédibles de connaissance » (Bessone, 2020, cité par Martin), dotées de réels savoirs spatiaux.

Mais la réflexion proposée ici dépasse l'acception du sensible comme « délicat » pour interroger plus largement l'usage des sens dans la pratique de la recherche. Les textes montrent comment les expériences sensibles et les perceptions des habitants et des habitantes sont mobilisées et intégrées pour appréhender les dimensions socio-spatiales (Bellet *et al.*, Martin, Bernard *et al.*).

### Une géographie sensible inscrite dans l'échelle spatiale temporelle du temps long, du local et du quotidien

Dans ce foisonnement, la prise en compte du temps long apparaît comme une exigence centrale. G. Di Méo souligne combien l'espace vécu se construit à partir de souvenirs sédimentés et mobilisés par la mémoire. Il se situe à l'interface entre « l'essence des choses » et la conscience que nous en avons, telle qu'elle est façonnée par nos systèmes de valeurs et nos univers imaginaires. Dans une perspective identique, E. Martin insiste sur le rôle

du temps passé dans un territoire pour construire des savoirs géographiques sur les espaces habités. Ces deux textes illustrent la nécessité du temps long pour prendre en compte l'épaisseur du contexte externe qui contribue à construire les représentations et l'attachement à un lieu. O. Bernard *et al.* montrent, de leur côté, comment les étudiant·es internationaux construisent un continuum de comparaisons entre les souvenirs de leurs espaces d'origine et leurs nouvelles pratiques spatiales à Lyon, construisant ainsi un espace transnational sur la base de souvenirs et d'expériences présentes. Pour J. Torchin et B. Feildel, l'épaisseur temporelle des situations est faite d'une accumulation de souvenirs et d'imaginaires, indispensables pour en saisir pleinement la portée, et surtout pour comprendre la constitution d'une culture sensible affective qui influence nos propres perceptions présentes d'une situation. L. Rabiller *et al.* mettent en évidence la dimension temporelle dynamique de leurs dispositifs, inscrits dans plusieurs espace-temps, allant jusqu'à ouvrir une projection dans le futur : la carte sensible, patiemment élaborée et co-construite, devient alors un outil pour expliciter les manières de se situer face aux transformations à venir.

L'ensemble de ces travaux souligne l'importance de considérer l'échelle du temps long – celui d'une vie, de souvenirs, d'expériences accumulées – afin d'appréhender l'épaisseur du contexte dans lequel se construisent représentations, attachements et rapports sensibles aux lieux. Mais comment saisir empiriquement cette épaisseur temporelle ? Plusieurs pistes se dégagent en creux des contributions. Le recours à des récits biographiques et à des entretiens rétrospectifs permet de reconstituer les trajectoires et les expériences accumulées dans différents lieux, en articulant souvenirs, événements marquants et évolutions des pratiques spatiales (Bernard *et al.* ; Martin ; Torchin et Feildel). Les retours répétés sur un même terrain, dans une perspective longitudinale, offrent également la possibilité d'observer comment se transforment au fil du temps les perceptions (y compris d'une carte sensible), les ambiances et les attachements (Rabiller *et al.* ; Di Méo ; Donguy). Les méthodes de la géographie sensible nécessiteraient de prendre le temps, de laisser le temps, surtout aux enquêtés, pour faire le nécessaire retour réflexif que suppose l'expérience sensible (Péaud). Enfin, la mobilisation de traces

écrites et visuelles (photographies, carnets de terrain) contribue à inscrire les expériences sensibles dans des histoires plus larges, faites de continuités et de ruptures. Autant de démarches qui invitent à penser conjointement le temps et le sensible, en faisant du moyen ou long terme non pas un simple décor ou un arrière-plan, mais un élément constitutif des spatialités étudiées et des méthodes pour les étudier.

Tout comme le regard porté sur le temps, l'interrogation des échelles parcourt et relie l'ensemble des textes. Intégrer les dimensions sensibles dans l'étude des spatialités amène souvent à se centrer sur l'échelle locale, celle de l'espace vécu. Le lieu, en tant que « sense of place<sup>3</sup> » (Cresswell, 2004) est l'échelle de référence de tous les textes rassemblés, ce qui en ferait l'une des caractéristiques des démarches de géographie sensible. Que ce soit à travers un bloc, un bâtiment, une copropriété dans une ville, un paysage, un site de production de marbre, « le lieu s'est imposé comme échelle d'analyse pertinente pour appréhender à la fois les perceptions, les formes d'attachement, et les expériences inhérentes aux pratiques et usages spatiaux » (Bernard *et al.*). J. Torchin et B. Feildel interprètent cela au regard de l'échelle de manifestation des émotions. Ils revendiquent une approche par les « situations », définies comme « la rencontre entre un contexte microsocial et un contexte macrosocial, qui se réfèrent à des échelles de temps et d'espace différents. » (Torchin et Feildel). Dès lors, l'analyse ancrée en géographie sensible procéderait nécessairement à l'échelle micro, à la fois sur le plan temporel et spatial. D'où une approche qualifiée de « microsociologique ». La géographie sensible relèverait ainsi de la micro-analyse et de la micro-géographie, à savoir une « étude menée à un échelon réduit en considérant avant tout les interactions entre quelques individus et leur espace de travail » (Donguy). Cette échelle privilégiée permet d'observer certains phénomènes, comme les relations entre acteurs, le rapport au travail et à l'espace productif (Donguy), les rapports de domination (Péaud).

Cela n'est toutefois pas incompatible avec l'emboîtement et l'articulation des échelles spatiales

ET temporelles de l'espace vécu. À titre d'exemple, la représentation ou l'idée qu'un individu se forge à propos d'une ville peut venir remodeler, parfois profondément, la façon dont il ressent et interprète chacun de ses lieux. J. Torchin et B. Feildel mettent en avant la nécessité de contextualiser la situation dans un faisceau d'échelles de temps et d'espace plus larges, afin de mettre en évidence le fait que l'expérience affective individuelle s'inscrit dans une « culture sensible et affective partagée » (Torchin et Feildel). Le dépassement de l'échelle individuelle du sensible est au cœur de leur démonstration. C'est alors l'articulation entre échelle individuelle et échelle collective qui est posée. Ainsi, O. Bernard *et al.* articulent dans leur recherche l'échelle individuelle, celle de l'étudiant international, et l'échelle collective, celle du groupe lors des ateliers visant à réaliser des posters, après les balades sensibles individuelles, pour construire une expérience sensorielle partagée. Leurs résultats mettent en évidence le rôle du collectif dans la co-construction des expériences spatiales : en effet, la restitution de la balade permet de construire une mémoire partagée de la ville, quitte à reconfigurer *a posteriori* les expériences et les récits.

### QUE SERAIT UNE MÉTHODE OU UNE MÉTHODOLOGIE SENSIBLE EN GÉOGRAPHIE ?

Comment, d'un point de vue méthodologique, produire de la recherche en s'appuyant sur une démarche sensible ? J. Torchin et B. Feildel soulignent que les approches sensibles en géographie se multiplient depuis les années 2000 et ont ouvert « la voie vers un nouveau continent de méthodes de construction et de représentation de ces données, en faisant valoir la prise en compte et la validité de la dimension expérientielle dans la constitution du savoir géographique ». Les textes du numéro illustrent cette ouverture méthodologique pour saisir et rendre compte de la dimension des expériences sensibles. Non seulement la méthodologie est entendue au sens d'outils pour recueillir et enquêter sur le terrain, mais elle concerne aussi les enjeux de restitution des connaissances produites dans le cadre d'une géographie sensible. Les textes donnent à voir les formes que ce « nouveau continent »

3. Pour Tim Cresswell un lieu comprend trois dimensions : une dimension matérielle (avec des caractéristiques physiques), une dimension sociale (avec des pratiques et des relations qui l'animent) et une dimension symbolique (avec des représentations et valeurs attachées).

méthodologique peut prendre. Est-il toutefois si nouveau que cela ?

### Méthodes in situ et méthodes de recherche-création-action

Deux types de méthodologie se distinguent. La première relève des méthodes *in situ*. Les parcours commentés réalisés en autonomie par les étudiants internationaux à Lyon (Bernard *et al.*) ou avec l'élève dans le Morvan (Rabiller *et al.*), la cartographie sensible (Rabiller *et al.*), les écoutes sonores de chants d'oiseau suivies d'un commentaire des séquences d'écoute par les enquêtés (Bellet *et al.*), sont des outils d'enquête qui permettent de recueillir des émotions et de « questionner la relation des individus à l'espace » (Bochet et Racine, 2002). On voit que la plupart de ces dispositifs ne sont pas nouveaux, bien qu'ils illustrent toutefois un élargissement des sens mobilisés (ouïe, notamment). Par exemple, la cartographie sensible expérimentée par plusieurs auteurs, est un outil désormais bien diffusé en géographie (Gaujal, 2019 ; Olmédo, 2015 ; Péron, 1992). Elle est utilisée pour comprendre un « attachement au lieu et à ses ressources », au sens de « forme essentiellement affective du lien à l'environnement, toujours en devenir plutôt que figé » (Rabiller *et al.*). Cet outil est éminemment géographique, car il met en évidence des « émotions situées », c'est-à-dire reliées à des lieux précis. La carte « spatialise des attachements émotionnels au territoire » (Rabiller *et al.*). D'autres chercheurs présentent des dispositifs plus innovants, comme E. Martin qui met au point un dispositif ludique à travers la création d'un jeu de Mémoire pour capter l'espace vécu et les émotions liées à certains lieux auprès de personnes en situation de handicap ou d'exil, avec qui il n'est pas possible de faire des entretiens classiques ni de déployer les outils mentionnés plus haut, parce qu'elles ont du mal à communiquer par le langage verbal. L'outil s'adapte aux particularités des enquêtés en « terrain sensible » en ayant recours à la photo-élicitation, qui vise à susciter du verbal (commentaire des photos de lieux retournées lors du jeu) par du non-verbal. L'outil qualifié de « sensoriel » déclenche des réactions perceptives : répondre à une image, aller chercher un objet ou présenter d'autres photographies sur son

téléphone, qui servent de support à la mise en récit et à la restitution des expériences vécues. C'est aussi un moyen de capter les émotions en observant les indices paraverbaux (onomatopées, intonations) ; les micro-expressions faciales déclenchées par la vue d'un lieu fournissent de précieux indices pour interpréter les ressentis. À ce titre, le jeu permet de faire entendre la voix de personnes vulnérables traditionnellement minorisées.

Ces méthodes *in situ*, capables de « donner matière à cette matière sensible » (Torchin et Feildel) seraient une caractéristique forte des approches sensibles : partir des individus, de leurs expériences du monde, et, ce faisant, replacer les corps et les sens au cœur de l'analyse des spatialités, c'est-à-dire des rapports au monde. Le recueil du sensible exige un outillage poussé et rigoureux. O. Bernard *et al.* décrivent finement le dispositif mis en œuvre pour recueillir le sensible pendant et après les balades urbaines des étudiants internationaux à Lyon : itinéraire balisé en amont, carnets de balade tramés à remplir de manière autonome par les étudiants, application mobile qui permet d'annoter les lieux par le ressenti, restitution par des posters collectifs. Cette dernière étape prend valeur de carte sensible construite collectivement. Tout ce matériau est ensuite exploité par les chercheurs à l'aide de logiciel d'analyse textuelle (Atlas.ti). De manière plus classique, L. Péaud et J. Torchin utilisent des carnets de terrain pour consigner leurs propres émotions dans les situations qu'ils cherchent à analyser : situations d'enseignement, situations urbaines.

Pour J. Torchin et B. Feildel, toutefois, l'approche *in situ*, centrée sur le présent de la situation, ne suffit pas. Leur texte propose une critique fine de l'usage classique de la notion de « situation » en géographie, souvent réduite à une simple localisation, et discute les tensions entre distanciation et engagement, décentrement et recentrement auxquelles sont confrontés les chercheurs et les chercheuses lors de l'exploration de terrain. Les auteurs proposent un guide méthodologique pour analyser les situations sensibles en milieu urbain, avec l'objectif de passer du « ras du sol » des vécus sensoriels à une lecture des enjeux sociaux, politiques et culturels que ces situations révèlent (inégalités, légitimations et délégitimations, conflits d'usages, images de la ville). Pour recueillir les données, ils s'appuient sur des « écoutes flottantes », inspirées de la méthode

de l'observation flottante (Pétonnet, 1982), qui sont ensuite traduites dans des carnets de terrain. Ces derniers essaient de consigner par des verbatim des ambiances sonores. Ce matériau est analysé selon une matrice qui combine les échelles d'analyse, en articulant trois sphères : celle des pratiques spatiales et des comportements individuels, celle des discours portés par les participants à la situation ou ceux portés par les acteurs, les médias ou les politiques sur les espaces étudiés, en enfin celle des imaginaires.

Le second type de méthodologie sensible réside dans la recherche-action-création. Un seul texte, celui de L. Donguy, éclaire la place de la production artistique et de la démarche géographie-arts dans la production d'un savoir sur l'espace qu'elle nomme « spatialités sensibles ». L'autrice revient sur les potentialités d'un tel dispositif pour prendre en compte la dimension sensible des espaces. La production artistique n'est alors pas envisagée comme un simple « supplément » esthétique, mais comme un mode spécifique d'accès aux expériences spatiales, notamment lorsqu'elles relèvent de registres haptiques ou pré-linguistiques. En tant que dispositif participatif, la recherche-création est un moyen d'expérimenter. L. Donguy définit la recherche-création comme une « collaboration étroite entre chercheurs en sciences humaines et sociales et artistes, y associant aussi des partenaires locaux, sous la forme de résidence croisée ». La résidence croisée entre chercheurs, artistes et professionnels du marbre devient alors une « rencontre » au sens où les interactions transforment chacune des parties, dans une perspective relationnelle de co-apprentissage. Les œuvres en marbre produites *in situ* par l'artiste plasticien amènent à travailler différemment la matière par les professionnels marbriers. Or, le travail de la matière est un prétexte pour illustrer l'attachement aux lieux et aux pratiques de travail, donc pour questionner le rapport à l'espace des marbriers. Le travail de création revêt ainsi en lui-même une valeur heuristique. Et comme l'écrivent par ailleurs D. Chevalier et D. Méaux (2025), « la collaboration des chercheurs et des artistes peut en outre contribuer au développement d'un dialogisme fertile, tout au long du processus d'investigation, mais aussi lors de sa restitution ».

### **Adaptation et co-construction des outils d'enquête, portée heuristique et capacité transformative des situations et des relations : des caractéristiques propres aux méthodes sensibles**

L'autre point commun des méthodes sensibles est aussi de s'adapter aux spécificités des activités et des terrains enquêtés, qu'ils soient sensibles au sens de délicats (Martin, Péaud), ou en mouvement (Rabiller *et al.*, Bernard *et al.*). En cela, les dispositifs relevant des méthodologies sensibles ne seraient ni plus ni moins que des outils d'enquête et de production de connaissances, mais des outils très puissants, qui permettent d'étudier très finement des processus et des phénomènes dans toute leur complexité et leurs nuances, y compris dans des terrains qui ne pourraient pas être approchés autrement (Martin, Péaud). Pris ensemble, ces dispositifs – méthodes *in situ* comme démarches de recherche-action et de recherche-création – montrent que le sensible ne relève pas seulement d'un registre illustratif ou accessoire, mais qu'il constitue un levier central de production de connaissances géographiques, à condition d'être explicitement problématisé, méthodiquement encadré et réflexivement discuté.

Pour aller plus loin, la particularité de la démarche sensible réside peut-être, finalement, dans sa capacité heuristique voire transformative, dont on peut lire les effets transformateurs à plusieurs niveaux. À un premier niveau, bon nombre de textes témoignent de dispositifs méthodologiques participatifs, co-construits, faits d'allers-retours avec les personnes enquêtées. Les allers-retours entre le chercheur et les enquêtés donnent à voir à ces derniers des documents produits après une première phase d'enquête, souvent pour faire réagir et susciter des commentaires. Dans le cas de l'éleveur suivi dans son parcours dans le Morvan (Rabiller *et al.*), la balade commentée donne lieu à l'élaboration d'une carte sensible *a posteriori* par les chercheuses, laquelle est montrée à l'éleveur qui réagit plutôt négativement en disant ne pas reconnaître l'espace qu'il connaît, par l'échelle et le mode de représentation choisis. Ce retour sur le terrain donne lieu à une nouvelle étape, non prévue au départ, de co-construction de nouvelles cartes avec l'éleveur, qui lui paraissent plus proche de sa réalité, en s'appuyant sur des cartes IGN et des cartes de parcelles issues des demandes

de subvention PAC. Cette nouvelle étape autour des représentations est l'occasion d'amorcer un dialogue autour des émotions liées aux lieux du parcours d'élevage. Dans ce cas, on voit comment les allers-retours avec l'enquêté sont médiatisés par une production sensible réalisée *a posteriori* qui fait évoluer non seulement la représentation du matériau produit, mais aussi la relation entre les chercheuses et l'éleveur. Dans la même veine, L. Donguy propose un dispositif à la fois participatif et immersif dans lequel la résidence croisée s'apparente à une recherche-crée-action, « dans la mesure où le dispositif associe plusieurs parties prenantes dans la réalisation d'œuvres qui révèlent des enjeux propres à l'espace accueillant le dispositif ». Elle inscrit sa démarche dans le courant des *creative methodologies* (Hawkins, 2015), révélant pleinement la nature relationnelle des méthodologies sensibles. Au-delà de l'importance de ces formes de restitution intermédiaire aux enquêtés dans le processus méthodologique et scientifique en lui-même, ces allers-retours rendent aussi concrète la démarche de recherche aux enquêtés, et leur donne une image des sciences sociales en train de se faire.

Ces allers-retours illustrent une autre particularité des méthodes sensibles : elles nécessitent de se déployer sur un temps relativement long, à l'opposé d'une logique extractiviste de « pillage » des données sur un terrain fait rapidement, mentionnée par L. Péaud. Le recueil des émotions, des savoirs haptiques nécessite une présence filée et longue du chercheur sur son terrain, une forme de lenteur. Elle suppose de prendre le temps de revoir ses enquêtés, pour construire une « esthétique du contact » (Volvey, 2016, citée par Péaud). Temps nécessaire aussi pour construire une relation horizontale, de confiance, étant donné le caractère intime des données recueillies. La démarche de Bernard *et al.* laisse volontairement le temps aux enquêtés entre la balade sensible et sa restitution, pour faire le nécessaire retour réflexif que suppose l'expérience sensible. Enfin, la lenteur est aussi utile pour favoriser les retours réflexifs des chercheurs. J. Torchin et B. Feidel soulignent que l'implication émotionnelle et affective du chercheur sur son terrain nécessite de faire une « auto-ethnographie », pour prendre en compte la propre subjectivité et le propre jugement personnel du chercheur dans le processus de production des connaissances géographiques. Ainsi,

leur protocole de recherche repose sur des allers-retours avec leur matériau de terrain réalisé en tout début de thèse (dessins, carnets, etc.), qui est remobilisé et réanalysé cinq ans plus tard pour faire son « auto-sociologie ». À l'inverse, L. Donguy regrette le manque de temps et la brièveté de sa présence lors de la résidence, en raison des contraintes propres à un site industriel qu'est une marbrerie. Elle pose cela comme une limite aux échanges, notamment lors de la phase de repérage. *In fine*, la co-construction des dispositifs et des connaissances qui en sont issus permet de déhiérarchiser les relations chercheur/enquêtés, en accordant la même valeur aux différents types de savoirs, qu'ils soient techniques, vernaculaires ou scientifiques (Donguy). Les savoirs alors produits sont qualifiés de « relationnels », afin de souligner leur caractère coconstruit.

À un second niveau, les dispositifs méthodologiques relevant du sensible ont une portée transformative, en ce qu'ils ont la capacité de transformer les liens, voire de les créer, entre les personnes faisant partie du dispositif, et entre les chercheurs et les enquêtés. Plusieurs articles du présent numéro insistent sur l'interconnaissance que le dispositif a pu créer entre les participants. O. Bernard *et al.* soulignent les liens d'amitié qui se sont développés entre les étudiants internationaux s'étant prêtés à la recherche. Ces temps, considérés comme des temps de création et de collecte des matériaux sensibles par les chercheurs, sont aussi pour les participants des moments de socialisation, de rencontres, l'occasion de faire connaissance et de construire des souvenirs communs, notamment en provoquant des temps non-prévus dans la balade (s'arrêter dans un café, par exemple). La capacité transformative des méthodologies sensibles s'exprime aussi dans leur dimension performative, à la fois côté enquêtés et côté chercheurs, c'est-à-dire que le déploiement de dispositifs méthodologiques sensibles favorise la transformation des situations sur le terrain. Par exemple, l'hypothèse qui guide E. Bellet *et al.* lorsqu'elles réalisent des exercices d'écoute de chants d'oiseaux et d'ambiances sonores *in situ* auprès de résidents lyonnais est que cela va déclencher une prise de conscience de la présence de biodiversité dans le jardin des habitants, que c'est un élément important de leur cadre de vie qui mérite d'être préservé. Cela s'inscrit dans une démarche de sciences citoyennes. La capacité transformative

du dispositif recherche-crédation-action est aussi soulignée par L. Donguy : en l'occurrence, la présence d'un artiste dans la marbrerie a transformé la vision de l'espace de travail des marbriers, qui est temporairement passé d'un espace productif à un espace de création artistique. Lors du vernissage de l'exposition, la marbrerie s'est aussi transformée en espace festif, ouvert, valorisant, partagé par tous. E. Martin ne décrit pas autre chose quand elle évoque le pouvoir transformateur du jeu du Memory photographique dans le quotidien des enquêtés, souvent marqué par la routine, la lourdeur de l'exil ou la violence liée au handicap. Le jeu de Memory utilisé pour enquêter et la présence de la chercheuse introduisent une forme de « diversion », mais aussi un travail de mise en relation entre les personnes, qui contribue à « faire collectif ». Travailler en portant attention aux démarches et méthodologies sensibles oblige d'une certaine manière le chercheur ou la chercheuse à se penser comme acteur des situations qu'il ou elle observe, et que cette position située est précisément une ressource pour l'analyse. D'où la forte portée heuristique des méthodologies sensibles et des émotions, comme point de départ d'un processus de recherche, comme l'exprime L. Péaud : « C'est en consignnant les impressions qu'a éprouvées mon corps en situation d'enseignement que la recherche s'est mise en marche ».

Cette observation pose une problématique méthodologique majeure, de portée générale, qui traverse l'ensemble des démarches de recherche présentées : comment mobiliser sa propre sensibilité de chercheur ou de chercheuse pour collecter des faits qui soient objectivables et utilisables comme matériaux de recherche ? Il ne s'agit pas de confondre ressenti et résultat, mais de considérer la sensibilité comme un outil de détection et d'attention aux ambiances, aux tensions, aux non-dits, aux micro-événements qui structurent les rapports à l'espace, puis de soumettre ces impressions à un travail d'explicitation, de mise en forme et de confrontation. Autrement dit, la sensibilité du/de la géographe peut servir de point d'entrée pour repérer des phénomènes, orienter l'enquête, affiner les hypothèses, à condition d'être systématiquement documentée (par le biais de carnets de terrain, de journaux réflexifs, de descriptions détaillées) et mise en discussion avec d'autres matériaux (entretiens, observations, cartes, archives, données statistiques, etc.). C'est dans ce

passage du ressenti individuel à la construction collective et argumentée de faits que se joue la possibilité d'articuler sensibilité et exigence scientifique.

Enfin, la performativité des méthodologies sensibles se traduit aussi par leur pouvoir d'inclusion : non seulement elles intègrent des acteurs et des savoirs ordinairement marginalisés, mais elles donnent lieu à des formes de connaissance co-produites et socialement situées : travail sur des personnes marginalisées (en situation de handicap ou d'exil, Martin), ou sur des catégories socio-professionnelles ignorées (les ouvriers du marbre, Donguy). Les résultats révèlent que les personnes concernées sont pourvues d'un véritable capital de savoirs spatiaux, formes de connaissance ancrées dans l'expérience et le vécu des lieux, ce qui en fait des « sujets crédibles de connaissance » (Bessone, 2020, cité par Martin). À cet égard, E. Martin met en avant le jeu du Memory comme un médium partagé avec les enquêtés invitant à une rencontre plus horizontale entre chercheurs et participants. Elle raconte ainsi qu'après avoir joué avec des enquêtées en situation de handicap, ces dernières ont souhaité réaliser un « contre-entretien » avec la chercheuse, qui a été publié dans un journal autoproduit. Cette initiative est vécue par la chercheuse comme une sorte d'intronisation dans l'institution. L'horizontalité des relations entre chercheuse et enquêtés est aussi illustrée par la démarche de L. Péaud, qui souhaite se départir des « casquettes » d'enseignante et de responsable de diplôme qui inscraient sa recherche dans des relations hiérarchiques, notamment avec les étudiants.

Ainsi, les dispositifs sensibles apparaissent à la fois comme des moyens de transformer les relations aux espaces et aux autres, et comme des déclencheurs de questionnement scientifique. Cette performativité n'ôte rien à leur portée académique ; elle oblige au contraire à repenser les critères de scientificité en intégrant la capacité des dispositifs méthodologiques à produire des effets sociaux, relationnels et spatiaux.

### Vers une écriture sensible ?

Ce type de dispositif pose enfin la question de la forme d'écriture scientifique issue de la recherche-crédation et de son rapport à l'esthétique.

Finalement, les matériaux recueillis sont transcrits sous une forme classique textuelle à travers divers supports : carnets de terrain, retranscription d'entretiens, journal de bord après chaque cours pour retranscrire sous forme de discours les émotions et sensations corporelles (Péaud). Le format de restitution scientifique proposé dans ce numéro reste celui d'un article scientifique classique, bien que le contenu diffère d'articles traditionnellement publiés dans des revues de géographie : plutôt que de privilégier la présentation de résultats empiriques, un grand nombre de textes propose plutôt une réflexion sur les « coulisses » de la recherche et sur la positionnalité du chercheur sur son terrain (Péaud, Martin, Torchin et Feildel). En ce sens, les textes réunis ne répondent que très partiellement aux questions que nous soulevons dans l'appel à articles : comment et sous quelle forme le chercheur peut-il restituer et partager des résultats issus d'une méthode sensible ? En particulier, comment produire ce type de connaissances par l'écriture scientifique ? L'écriture scientifique est-elle d'ailleurs la seule forme de restitution, ou n'y a-t-il pas des formes d'écritures « alternatives » à imaginer ?

Ces questions sont forcément corrélées aux habitudes et aux supports de publication, qui pour l'instant restent attachés à une écriture scientifique classique, sous forme textuelle. Il est intéressant de constater que les potentialités offertes par le format numérique sont loin d'être exploitées. Des QR-codes ou des liens URL insérés dans les textes permettent parfois à certains chercheurs de renvoyer vers des fichiers sonores ou visuels hébergés sur d'autres sites ou espaces de stockage, laissant au lecteur la liberté d'écouter ou de visualiser les fichiers (Kassatly *et al.*, 2016).

Aucun des textes réunis n'a choisi cette option. Le format de l'article scientifique semble difficilement compatible avec ces formes de restitution du sensible, comme l'explique très bien L. Péaud, seule contributrice à poser explicitement la question de ce que serait une « écriture *du* sensible » (Péaud), qui donnerait la voix et la place à la fois aux enquêté.e.s et au chercheur. Elle pointe d'abord les limites de la forme discursive souvent utilisée par les chercheurs par l'opération de remplissage d'un carnet de recherche ou de terrain : le passage à l'écrit ne permet pas de donner à voir toutes les dimensions de l'intime. Les standards de la publication scientifique

sous forme d'articles dans des revues ACL, valorisés dans l'évolution des carrières académiques, limitent aussi la place donnée à la voix des enquêté.es, en particulier par le nombre de signes limité et le format textuel dominant. Le format de l'article de L. Péaud témoigne cependant de « trucs » pour faire entendre la voix, les émotions et les ressentis : l'autrice insère de longues citations de ses carnets de recherche ou des questionnaires et entretiens en exergue des sous-parties de l'article. Cela permet au lecteur et à la lectrice de plonger dans une ambiance de sensations avant même la démarche d'analyse. En ce sens, L. Péaud affirme que dans ce contexte éditorial contraint, le fait même d'écrire les émotions et sur les émotions est éminemment politique. Ce numéro thématique légitime la validité des émotions à la fois comme objet et comme méthode de recherche. La réflexion omniprésente dans les articles sur la méthodologie pour écrire le sensible valide la méthodologie comme objet scientifique à part entière, aussi valide et digne d'être publiés dans des revues ACL que les résultats issus de cette méthode.

Les articles regroupés sont ordonnés de façon à former trois blocs thématiques. Un premier groupe d'articles (Di Méo, Torchin et Feildel) éclaire les fondements théoriques et épistémologiques de la géographie sensible. Un deuxième groupe (Bellet *et al.*, Donguy, Martin, Rabiller *et al.*) rassemble des contributions mobilisant les émotions et les sensations comme entrées privilégiées pour analyser les dimensions spatiales des sociétés. Enfin, un troisième groupe interroge les implications méthodologiques de ces approches à partir de terrains et de dispositifs de recherche variés (Bernard *et al.*, Péaud).

## Références bibliographiques

- ANDERSON B., 2009. Affective atmospheres, *Emotion, Space and Society*, n° 2, vol. 2, p. 77-81. DOI : <https://doi.org/10.1016/j.emospa.2009.08.005>.
- Anderson K., Smith S., 2001. Editorial: Emotional Geographies, *Transactions of the Institute of British Geographers*, n° 26, vol. 1, p. 7-10.
- Besse J.-M., 2003. *Face au Monde. Atlas, jardins, géoramas*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Arts et esthétique », 244 p.

- BESSE J.-M., 2010. Le paysage, espace sensible, espace public, *Research in hermeneutics, phenomenology and practical philosophy*, n° 2, vol. 2, p. 259-286.
- BESSE J.-M., 2013. *Habiter, un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 251 p.
- BOCHET B., RACINE J.-B., 2002. Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse, *Géocarrefour*, n° 77, vol. 2, p. 117-132.
- BONNEMAISON J., 1981. Voyage autour du territoire, *L'Espace géographique*, n° 10, vol. 4, p. 249-262.
- Bouillon F., FRESIA M., TALLIO V. (dir.), 2005. *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 208 p.
- CHEVALIER D., MEAUX D. (DIR.), 2025. *Expériences sensibles & Sciences humaines et sociales*, Paris, Hermann, 155 p.
- CLERC P., 2019. Chapitre 36. Sensations et émotions ont-elles une place en géographie, in CLERC P., DEPREST F., LABINAL G., MENDIBIL D. (dir.), *Géographies. Épistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, Armand Colin, coll. « U », p. 231-238.
- CRESSWELL T., 2004. *Place: A Short Introduction*, Oxford, Blackwell Publishing Ltd, 168 p.
- DAMASIO A., 1999. *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 384 p.
- DARDEL É., 1952. *L'homme et la terre*, Paris, Colin [réédition, Paris, Éditions du CTHS, 1990], 200 p.
- GAUJAL S., 2019. La cartographie sensible et participative comme levier d'apprentissage de la géographie : l'exemple de la cartographie de leur établissement scolaire par une classe de lycéens français, *Vertigo*, vol. 19, n° 1. DOI : <https://doi.org/10.4000/vertigo.24604>.
- FRÉMONT A., 1976. *La région, espace vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « SUP », 223 p.
- GUINARD P., TRATNJEK B., 2016. Géographies, géographes et émotions, *Carnets de géographes*, n° 9. DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.605>
- GUINARD P., GERVAIS-LAMBONY Ph., 2016. Nostalgie et géographie, *Carnets de géographes*, n° 9. DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.618>
- HAWKINS H., 2015. Creative geographic methods: knowing, representing, intervening. On composing place and page, *Cultural Geographies*, n° 22, vol. 2, p. 247-268. DOI : <https://doi.org/10.1177/1474474015569995>
- MARTOUZET D., 2013. Introduction. Une ville, cinq sens, trois traitements : sensoriel, cognitif et affectif, *Noroi*, n° 223, p. 7-10.
- MAULION H., 2009. Cheminement et récits atlantiques : pour une géographie paysagère sensible en mouvement. Thèse de doctorat de Géographie, Université de Nantes, 301 p.
- OLMÉDO E., 2015. *Cartographie sensible : tracer une géographie du vécu par la recherche création*. Thèse de doctorat de Géographie, Université Paris 1, 497 p.
- PÉRON F., 1992. L'île, espace culturel, *Géographie et culture*, n° 2, p. 3-33. DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.3178>
- PETIT M., 1989. On est prié de reprendre son cœur au vestiaire, *Strates*, n°4. DOI : <https://doi.org/10.4000/strates.4702>
- PÉTONNET C., 1982. L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, *L'Homme*, t. 22 n° 4. Études d'anthropologie urbaine, p. 37-47. DOI : <https://doi.org/10.3406/hom.1982.368323>
- TUAN Y.-F., 1974. *Topophilia. A study of environmental perception, attitudes and values*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 260 p.

